

Bhagavadgītā à Copacabana S.I. : LITTÉRATURE DÉVOTIONNELLE TRADUITE DE LA LANGUE « INDIENNE » AU XVI^e SIÈCLE

Résumé. — Cette étude s'intéresse aux débuts de la « philologie missionnaire » jésuite à la fin du XVI^e siècle, à travers, d'une part, pour les Indes orientales, les premières références (à partir de 1559) à des manuscrits et aux contenus du texte hindou de la *Bhagavadgītā*, et, d'autre part, pour les Indes occidentales, à une prière miraculeusement révélée en langue indigène par la Vierge andine de Copacabana, dont la version latine par le poète et rhéteur jésuite Francesco Benci (1589) connut un certain succès au cours du XVII^e siècle, notamment traduite en polonais par le poète Stanisław Grochowski en 1611. L'ouvrage de ce dernier, *Cudowne wiersze z indyjskiego języka* (« Merveilleux vers de la langue indienne »), recueil de divers poèmes dévotionnels en plus de celui qui lui inspire son titre, a malencontreusement été parfois présenté comme une traduction ... de la *Bhagavadgītā*.

Abstract. — The paper “Bhagavadgītā in Copacabana S.I.: devotional literature translated from the ‘Indian’ language in the 16th century” deals with the beginnings of Jesuit ‘missionary philology’ at the end of the 16th century, through, on the one – East Indian – side, the first references (starting in 1559) to manuscripts and textual contents of the Hindu *Bhagavadgītā*, and, on the other – West Indian – side, to a prayer miraculously revealed in the indigenous language by the Andean Virgin of Copacabana, whose Latin translation by the Jesuit poet and rhetorician Francesco Benci (1589) enjoyed some success in the 17th century, notably translated into Polish by the poet Stanisław Grochowski in 1611. The latter’s book, *Cudowne wiersze z indyjskiego języka* (“Wonderful Verses from the Indian Language”), a collection of various devotional poems in addition to the one which provides its title, was unfortunately sometimes presented as a translation ... of the *Bhagavadgītā*.

Dans un ouvrage indianiste paru à Louvain, auquel contribua substantiellement celui auquel le présent article est offert en amical hommage¹, une collègue polonaise a écrit² :

1. L. ISEBAERT, « Felix Nève and the Beginnings of Sanskrit Teaching in Louvain », dans G. POLLET (éd.), *Indian Epic Values: Rāmāyaṇa and Its Impact* (Orientalia Lovaniensia Analecta, 66), Leuven, Peeters, 1995, p. 101-113.

2. L. SUDYKA, « Translations and Adaptations of *Rāmāyaṇa* in Poland », dans G. POLLET (éd.), *op. cit.* (n. 1), p. 89-93 (l'extrait ici reproduit se trouve p. 89). L'article a été republié dans L. P. VYAS (éd.), *Ramayana around the World*, Delhi, B. R. Publishing Corporation, 1997, p. 107-112.

As early as 1611 a priest, Stanisław Grochowski (b.1542, d.1612), published a book entitled *Cudowne wiersze z indyjskiego języka* (Wonderful Verses from the Indian Language). It was nothing other than a translation of the *Bhagavadgītā*, which was first translated from Sanskrit into Latin by an Italian poet, Francisco Benci (b.1542, d.1594), and then from Latin into Polish by the priest Grochowski. Benci was a Jesuit missionary who stayed in India for some time, where he had the opportunity to learn Sanskrit. He then came to Poland and lectured in a well-known Jesuit college in Pułtusk. Grochowski was a student and later a professor at this college. These translations, however, lost a lot of their Indian spirit, because both translators tried to convey some Christian ideas in them, but still they were the earliest translations from the *Mahābhārata* in Europe.

Cette mention d'une traduction latine de la *Bhagavadgītā* dès avant 1594, elle-même traduite ensuite en polonais au tout début du XVII^e siècle, pose pour le moins question. Certes, le texte le plus fameux de l'hindouisme était déjà connu par une lettre du jésuite Luís Fróis (Ludovicus Froes, 1532-1597)³ rédigée au Collège Saint-Paul à Goa et datée de décembre 1560, parue en version latine à Louvain en 1566⁴. Un passage de ce texte relate une discussion entre un Père jésuite et un yogin dont est mise à l'épreuve la foi en les (faux) prophètes (*propheta = ṛṣi*) que sont [l'auteur de la] *Guitaa* (sur cette apparente confusion des noms de l'œuvre et de son auteur, voir ici plus

3. Dont on signalera l'intéressant petit *Traité* comparatif de 1585 *sur les contradictions de mœurs entre Européens et Japonais* (traduit du portugais, Paris, Chandeigne, 1993, rééd. avec une préface de Claude LÉVI-STRAUSS, 2003).

4. *Epistolae Indicae de stupendis et praeclaris rebus, quas diuina bonitas in India, & variis insulis per Societatem nominis Iesu operari dignata est, in tam copiosa gentium ad fidem conuersione*, Louvain, Rutgerus Velpius, 1566, p. 376-380, pour le passage qui nous concerne ; cf. (avec variantes) *Epistolae indicae de praeclaris, et stupendis, rebus ...* [noter l'inversion des mots] *Secunda editio auctior*, mêmes lieu, éditeur et date, p. 275-278, et *Epistolae Indicae et Iapanicae de multarum gentium ad Christi fidem, per Societatem Iesu conuersione. Item de Tartarorum potentia, moribus, & totius pene Asiae religione. Tertia editio cum indice castigatior & auctior*, même lieu et éditeur, 1570, p. 209-211. L'original portugais a été édité par J. WICKI, *Documenta Indica* IV (Monumenta Historica Societatis Iesu, 78), Roma, MHSI, 1956, p. 786-809 (= n° 104, voir le § 26), lequel ajoute les références aux versions castillane (*Copia de algunas cartas que los padres y hermanos de la compañía de Iesus, que andan en la India, y otras partes orientales, escriuieron a los de la misma compañía de Portugal. Desde el año de M.D.LVII. hasta el de lxx. Tresladadas de Portugues en Castellano*) et italienne (*Nuoui Auisi dell'Indie di Portogallo, riceuti dalli Reuerendi Padri della compagnia di Gesu, tradotti dalla lingua Spagnuola nell'Italiana. Terza parte*), imprimées respectivement à Coimbra (Ioan de Barrera) et à Venise (Michele Tramezzino) en 1562, et note que la version italienne apparaît comme la source directe de la première version latine (p. 786, cf. p. 316).

bas) et *Detatiraa* (Dattātreyā)⁵. La *Gītā*, présentée comme étant en dix-huit « volumes » / parties⁶ qui correspondent à ses chapitres, enseignerait, de façon contradictoire, dans les deux premiers (*duobus prioribus voluminibus* ; plus loin : *prioribus eius libris*) que « les idoles doivent être vénérées et les rites païens (*ritus ethnicos*) observés » (cf. plus loin : *idolatriam docuerit*), mais dans le treizième (*in decimo tertio volumine*) qu'« aucun hommage ni culte n'est à rendre aux idoles » (cf. plus loin : *ut idolis servire impium esse censeret*)⁷, ce à quoi le yogin, plus jésuite que son interlocuteur, répond en expliquant le paradoxe et concluant qu'il n'y a « rien d'absurde ni de contradictoire dans les livres de [la] *Guitaa* »⁸. Cette référence assez dé-

5. Yogin, mythique auteur de l'*Avadhūta-gītā* sanskrite, interlocuteur dans plusieurs *upanishads* du yoga ou du renoncement, et auquel, divin guru et avatar de Viṣṇu, sont attribués divers autres textes, y compris en marathi (cf. *infra*, n. 10), langue de la région principale de ses sectateurs. Le nom est absent de la version castillane (f° 95r).

6. Le yogin à qui le Père jésuite (qui serait Francisco Rodrigues, cf. *infra*, n. 13) commence par demander à qui il accorde de préférence foi « répond “à *Guitaa*” ; celui qu'on a dit plus haut avoir laissé pour la postérité dix-huit volumes que nous avons désormais chez nous » (*respondet ille, Guitae ; qui traditur supra octodecim volumina quae etiam domi nostrae habemus, posteritati reliquisse*, p. 376-377) – ces volumes (manuscrits) et d'autres furent en effet dérobés au profit des jésuites, par l'entremise d'un converti, à un malheureux pandit qui, dans une lettre précédente de Luís Fróis (datée de novembre 1559) ici en référence, est présenté comme « un brahmane agissant avec le plus grand zèle pour sa perfide nation, lui qui, tristement et laborieusement, a déjà passé huit ans à transcrire les livres et à rassembler en un seul les ouvrages de différents auteurs, s'intéressant néanmoins de préférence aux livres d'un je ne sais quel Veacus (= Vyāsa, cf. port. Veāço, ital. Veaco), qu'ils considèrent comme leur principal prophète (cf. port. *seu profeta principal*, ital. *loro principal profeta*), et qui a laissé dix-huit volumes de commentaires sur les lois ancestrales et autres règles des différents docteurs de son temps » (*de Brachmanis quendam patriae perfidiae studiosissimum agere, qui octo iam annos in transcribendis libris, variorumque authorum operibus in unum consarcinandis nequiter & laboriosè prodegisset, versantem autem potissimum in libris nescio cuius Veaci, quem tanquam principem, & coripheum aestimant, quique 18. commentariorum volumina in patrias leges, aliasque constitutiones variorum doctorum suo tempore reliquit*, 1^{re} éd., p. 295, cf. 2^e éd., p. 228 ; 3^e éd., p. 156-157 avec variantes, ainsi que l'original portugais édité par J. WICKI, *op. cit.* [n. 4], p. 335 = n° 40, § 12, et la version italienne, *op. cit.* [cf. n. 4], f° 98r).

7. La remarque n'est pas dénuée de pertinence, mais les références à mettre en contraste seraient plus précisément d'un côté *Bhagavadgītā*, 3, 8-20, et, de l'autre, *Bhagavadgītā*, 16, 17, 18, 66. Voir à ce propos É. LAMOTTE, *Notes sur la Bhagavadgītā*, [Bruxelles] - Paris - Louvain, Société belge d'études orientales (éditeur scientifique) - Paul Geuthner (libraire-diffuseur) - J.-B. Istas (imprimeur), 1929, p. 104-108.

8. *Verum ille lubrica se intorquens circunductione respondit, haud ignotum esse legumlatores, quod imperitae plebi se condere leges sciant ; simili verborum rudi contextu prout [var. lect. 1570 : uti, ut] in sensum communem faciliè cadant : sapientibus verò viris & ingenio perspicaciori pollutibus alia longè [add. 1570 : sublimiora], & quae captum vulgi excedant. Ex iisdem elicienda relinquunt [var. lect. 1570 : relinquere] ; quod ratione magis quàm sensu ducantur : Deum nimirum qui videri nequit, colendum esse, & Guitaam aliquam huius rei perficiendae rationem*

taillée au contenu théologique de la [*Bhagavad-*]*gītā* est intéressante⁹, même si J. Wicki a noté¹⁰ que le manuscrit indien obtenu par les jésuites s'avère avoir été plus précisément celui du commentaire (versifié) en vieux marathi de la *Bhagavadgītā* par le saint viṣṇuite et *nātha*-yogin Jñāneśvara (XIII^e siècle), et que c'est via un rendu fragmentaire en portugais (par un converti-informateur) d'une portion de cette *Bhāvārtha-dīpikā* plus connue sous le nom de *Jñāneśvarī* (dont les éditions comme les manuscrits entrecourent habituellement le texte des vers sanskrits originaux), texte fonda-

*inuenisse constanter dicebat ; in eum finem caeremonias instituisse, & idola colere docuisse confirmans, ut his quasi gradibus ad diuiniora eueherentur : externi certē ritus nihil aut parum adiumenti ferunt, ait [var. lect. 1570 : ait post nihil], fine interno cultu ; quod decimo tertio volumine conscripsit [var. lect. 1570 : scriptum reliquit], ubi cum sapientibus hominibus, non cum profano vulgo egit : filium autem quod gestarent, symbolum id esse interioris fidei, quam inclusam animæ ad Trinitatis [cf. auparavant l'explication du Père sur la Trimūrti : vox quæ Trinitati significandæ subiecta est, tres diuersos Deos sonat, quorum alterum altero priorem, & ex Deo quodam, nomine Parabrama, quem primæuum existimant, hos tres cepisse communem originem fabulantur] honorem quisque tenebat. Ex quibus omnibus intelligi posset, nihil aut absurdum, aut contrarium in libris Guitæ reperiri (1^{re} éd. p. 379-380, cf. 2^e p. 277-278, 3^e p. 210-211, l'original portugais édité par J. WICKI, *op. cit.* [n. 4], p. 804-805, la version italienne, *op. cit.*, f^o 222r, tandis que la version castillane abrège le passage, *op. cit.* [cf. n. 4], f^o 96r).*

9. Les premiers indianistes à avoir signalé l'importance de ces témoignages jésuites sur la *Bhagavadgītā* sont H. HOSTEN, *Journal & Proceedings of the Asiatic Society of Bengal* NS 9 (1913), p. 150, et A. J. DE JONG, *Afgoderye der Oost-Indische Heydenen door Philippus Baldaeus, opnieuw uitgegeven en van inleiding en aanteekeningen voorzien*, 's-Gravenhage, Martinus Nijhoff, 1917, p. ix-xi, cf. W. CALAND, « De Ontdekkingsgeschiedenis van de Veda », *VMKAW* 5^e série, t. 3 (1918), p. 261-334 (spéc. p. 274-275), Th. ZACHARIAE, compte rendu du précédent, *GGA* (1921), p. 151-152 (traduit en anglais par H. HOSTEN, *JIH* 2 [1923], p. 130-131), J. CHARPENTIER, *JIH* 3 (1924), p. 178, et *The Livro da seita dos Indios orientais (Brit. Mus. MS. Sloane 1820) of Father Jacobo Fenicio, S.J., edited with an introduction and notes* (Arbeten utgivna med understöd av Vilhelm Ekmans Universitetsfond, 40), Uppsala, Almqvist & Wiksells Boktryckeri-A.-B., 1933, p. xlv.

10. J. WICKI, *op. cit.* (n. 4), p. 802, n. 37, avec renvoi à sa notule dans *Neue Zeitschrift für Missionswissenschaft* 11 (1955), p. 145. La référence du manuscrit jésuite (ARSI, Goa 46) contenant une portion significative du 13^e chapitre de la *Jñāneśvarī* adaptée en portugais se trouve dans son article « Die ältere katholische Mission in der Begegnung mit Indien », *Saeculum* 6 (1955), p. 345-367 (p. 349, n. 20) ; le résumé des contenus dans « Old Portuguese Translations of Marathi Literature in Goa: c. 1558-1560 », *Indica* 12 (1975), p. 22-26 (cf. p. 25 ; suit la traduction d'un *Livro de Datairaia* ou *Hiogirazatalicu*, c'est-à-dire du *Yogarājaṭīlaka* d'Amṛtānanda en marathi). Ce dernier article *in fine* annonçait une édition par J. Wicki de ces premières « traductions » portugaises de textes indiens (que contient aussi un manuscrit jésuite similaire, peut-être une copie du premier, conservé à la Bibliothèque d'Evora ; cf. la description conjointe des contenus des deux manuscrits par Panduronga S. S. PISSURLENCAR, « A propósito dos primeiros livros maratas impressos em Goa », *Boletim do Instituto Vasco da Gama* 73, 1956, p. 55-79, ici p. 59-61 ; ainsi que W. SWEETMAN,

teur d'un bhāgavatisme vedāntique (*advaita-bhakti*) marathe particulier, que le contenu de la *Gītā* fut alors approché¹¹ ; le nombre de « volumes » du manuscrit auquel il est fait allusion correspond en effet mieux à cette œuvre volumineuse en ± 9000 vers qu'à la *Bhagavadgītā* originale (de Vyāsa) en ± 700 *ślokas*. J. Charpentier a en outre remarqué¹² que le nom *Guitaa* en tant que celui de l'auteur doit ici moins être considéré comme une erreur par confusion (auteur-œuvre) que comme une abréviation de *Gītā-Vyāsa* (composé recréé sur le parallèle Veda-Vyāsa), correspondant à l'occurrence dans les sources italiennes et portugaises (néanmoins postérieures) du nom composé *Gita Veaco*¹³.

« The Absent Vedas », *JAOS* 139/4 [2019], p. 781-803, n. 8), à paraître dans *Archivio Italiano per la Storia della Pietà* ; mais cette édition n'a jamais vu le jour.

11. Cf., avec parfois des approximations ou des inexactitudes dans l'interprétation de ces données, D. F. LACH, *Asia in the Making of Europe. Volume 1. The Century of Discovery. Book 1*, Chicago, University of Chicago Press, 1965, p. 280, 438-439 ; St. NEILL, *A History of Christianity in India*, t. 1, Cambridge, University Press, 1984, p. 237, 476 ; W. HALBFASS, *India and Europe. An Essay in Understanding*, Albany, State University of New York Press, 1988, p. 37, 464 n. 10 ; Â. BARRETO XAVIER & I. G. ŽUPANOV, *Catholic Orientalism. Portuguese Empire, Indian Knowledge (16th-18th Centuries)*, New Delhi, Oxford University Press, 2015, p. 133-134 ; et, plus précis, W. SWEETMAN, art. cité (n. 10), p. 783-784, qui ajoute (n. 12) les références aux trois manuscrits jésuites d'origine goanaise conservés la Bibliothèque de Braga, de la fin du XVI^e siècle, contenant des textes originaux (en transcription latine approximative) en konkani (pour deux d'entre eux) et en marathi ; parmi ces derniers, une *Bhagavadgītā-fīkā* (*Bhagavata-Guitechi-tīcā*, ff° 209-233v) par un certain Nivṛtti-deva (*Nivriti-deva* ; Nivṛtti est le nom du frère aîné et guru de Jñāneśvara), selon la lecture de S. S. PISSURENCAR (art. cité [n. 10], p. 62 ; mais L. A. RODRIGUES, « Glimpses of the Konkani Language at the Turn of the Sixteenth Century, XIII: Ramayana and Mahabharata », *Boletim do Instituto Menezes Bragança* 163 [1991], p. 43-72, qui fournit une description plus détaillée des contenus du manuscrit, p. 65, ne lit qu'un *Bhagvata Gitechi Katha* = *Bhagavadgītā-kathā*, « [16.] p. 401-447 »), ainsi qu'un dialogue (*saṁvāda*) entre Kṛṣṇa et Arjuna (*Crusna-Arjunachā Sanvadu*, ff° 285-287, Pissurlencar ; *Krishna Arjunacha Sanvadu*, « [26.] p. 541-544 », Rodrigues) ; il pourrait donc bien, comme le remarque aussi W. Sweetman, se trouver là une pièce (extraite, adaptée et/ou commentée) de la *Jñāneśvarī*, ainsi qu'un autre bref résumé de la *Gītā*.

12. J. CHARPENTIER, « Supplementary Notices on the Discovery of the Vedas », *Journal of Indian History* 3 (1924), p. 161-187 (cf. p. 178).

13. D. BARBOSA MACHADO, *Bibliotheca Lusitana, historica, critica, e cronologica*, t. 2, Lisboa, Ignacio Rodrigues, 1747, p. 240 (cf. *Summario da Bibliotheca Lusitana*, t. 2, Lisboa, Antonio Gomes, 1786, p. 113) fait ainsi référence à la contribution du jésuite Francisco Rodrigues (recteur du Collège de Goa en 1556-1565, cf. J. WICKI, *DHCJ*, t. 4 [2001], p. 3387), dans l'œuvre de traduction en portugais « des livres de Gita Veaco » (*os livros de Gita Veaco*). L'expression *Gita Veaco*, à côté de *Gita* ou (=) *Veaco* seuls, se trouve auparavant notée en rapport avec ce même Père dans l'ouvrage monumental de D. BARTOLI, *Dell'istoria della Compagnia di Gesu. L'Asia*, t. 1 (livre VII), Roma, Manelfi, 1653, p. 677, 718-719 (cf. *Gita Veacus* dans la traduction latine, *Asiaticæ historiæ Societatis Jesu*, t. 2, Lyon, A. Demen, 1667, p. 215-216, 253), quand

Il est aussi fait allusion à une « 9^e partie de la *Bhagavadgītā* » (*na parte 9.^a da Banguinita*) dans un passage sur les croyances hindoues d'une *Histoire* de la Compagnie de Jésus aux Indes orientales rédigée à Goa en 1614¹⁴, et un résumé latin de la *Gītā* doit aussi se trouver dans un résumé des contenus du *Mahābhārata* placé dans un recueil manuscrit de traditions hindoues, compilées au Malabar et à Goa et traduites (du marathi essentiellement) par le jésuite espagnol Dom Francisco Garcia (1580-1659) entre 1610 et 1633, dont seule la partie en portugais a été intégralement éditée¹⁵.

il relate le vol des 18 volumes, leur traduction en portugais (par le converti) et la discussion avec le yogin (cette fois ce sont les 12 premiers volumes avec lesquels les 6 suivants sont dits en contradiction). L'orthographe *Veaco* même en portugais (plutôt que *Veaço* des premières lettres) incite à voir ici l'ouvrage italien comme la source de l'expression que l'on retrouve ensuite aussi chez F. DE SOUSA, *Oriente Conquistado a Jesu Christo pelos padres da Companhia de Jesus da Provincia de Goa*, t. 1, Lisboa, Valentim da Costa Deslandes, 1710, p. 152-154, 187-188 (récit manifestement inspiré du précédent, non des lettres originales, *contra* Th. ZACHARIAE, art. cité [n. 9], p. 151, n. 2 ; H. HOSTEN, art. cité [n. 9], 1923, p. 130, n. 9).

14. J. WICKI (éd.), *Primeira parte da Historia dos religiosos da Companhia de Jesus e do que fizeram com a divina graça na conversão dos infieis a nossa sancta fee catholica nos reynos e provincias da India Oriental, composta pello P.^e Sebastiam Gonçalves, religioso da mesma Companhia, português, natural de Ponte de Lima (Original, Bibl. Nacional, Fundo Geral 915)*, t. 3, Coimbra, Atlântida, 1962, p. 35 ; cf. p. 36-37, 40, 43, 63, pour les mentions respectives de Dattātreyā (*profeta Detatria*, cf. *supra*, n. 5), du Bhāgavata[-purāṇa] (*no livro de Baganata*), du discours de Śuka(-deva) fils de Vyāsa au roi Parīkṣit (*Sucadeu, filho do profeta Veassu, nos sermões que fez a el-rey Parachite ... os prophetas Veação e Sucadeu, seu filho* ; ce qui correspond au contexte du *Mahābhārata*), et de brahmanes ayant atteint par l'union avec Parabrahma la félicité de l'état d'*avadhūta* (*abdutos*) ou yogin (*eugis*), dans trois chapitres sur l'hindouisme qui, selon J. Wicki (*ibid.*, p. 39, n. 4-5 ; p. 65, n. 1), seraient basés sur le manuscrit goanais de 1559 donné en référence *supra* (n. 10 ; cf. *Id.*, art. cité n. 10 [1975], p. 24-26). La figure du dieu suprême *Parabramā* est aussi discutée par le jésuite Alessandro VALIGNANO (1539-1606) dans son *Historia del principio y progreso de la Compañia de Jesús en las Indias Orientales (1542-64)*, conclue en 1583-1584 (éd. J. WICKI, Roma, Institutum Historicum S. I. [Bibliotheca Instituti Historici S.I., 2], 1944, p. 32-34 ; p. 85*-89* pour la date), lui-même suivi par l'historien de son ordre Giovanni Pietro (Giampietro) MAFFEI, *Historiarum Indicarum libri XVI*, Florentiae, Ph. Iuncta, 1588 (nombreuses autres éditions ; on cite ici celle de Venise, D. Zenarius, 1589), lequel, en plus de *Parabramma*, évoque les types de brahmanes ascètes *Abdutos* (*id nomen ordini*) et *Iogui* (f° 21).

15. Par J. WICKI, *O Homem das trinta e duas perfeições e outras histórias* (Ms. Opp. NN. 192 do Arq. Rom. S.J.). *Escritos da literatura indiana, traduzidos por Dom Francisco Garcia S. J.*, Lisboa, Agência Geral do Ultramar, Centro de Estudos Históricos Ultramarinos, 1958 ; cf. p. xxviii, où est donné le détail des ff° concernés de ce manuscrit : « Fol. 154[-156] : Sequitur Bhisma parva » dans le poème composé par *Veasuzalmo* (= Vyāsa-śarman).

Le problème demeure ici qu'aucune traduction de la *Gītā* n'est assignable au jésuite italien (né à Aquapendente, province de Viterbe, et décédé à Rome) Francesco Benci (Franciscus Bencius), lequel, si l'on se fie à ses biographes, n'a d'ailleurs jamais été missionnaire et n'est jamais allé en Inde. Philologue, rhéteur (enseignant réputé en la matière) et poète latin (il prit d'abord le nom de Plaute avant d'adopter celui de François lors de son noviciat tardif), dont l'œuvre reste encore en partie à éditer, disciple de l'humaniste français Marc Antoine Muret (Muretus, 1526-1585) et ayant entretenu une correspondance cordiale avec le louvaniste Juste Lipse (1547-1606)¹⁶, F. Benci s'intéressa certes aux Indes (orientales et occidentales), mais ce fut de façon indirecte, d'abord en tant que rédacteur en chef des *Annuae litterae* jésuites (volumes officiels compilant les rapports annuels des missions) pour les années 1586-1591 (publiées de 1589 à 1594, année de son décès), et ensuite et surtout comme auteur d'un poème épique, *Quinque Martyres*, en six livres, célébrant la mort en martyrs de cinq missionnaires¹⁷ au village de Cuncolim (Salcete, région de Goa) en 1583, récit qui allait pour longtemps imprimer dans les esprits occidentaux l'image du brâhmane perfide¹⁸. Ce poème héroïque, paru pour la première fois à Venise en 1591 et récemment réédité avec une traduction anglaise¹⁹, montre que F. Benci n'avait de l'Inde qu'une connaissance de seconde main, lui qui, par exemple, nomme les membres de l'aristocratie militaire

16. Pour une présentation générale du personnage et de son œuvre, voir E. LAMALLE, *DHGE*, t. 7, 1934, col. 1047, R. NEGRI, *DBI*, t. 8, 1966, p. 192-193, M. ZANFREDINI, *DHCE*, t. 1, 2001, p. 405-406 (qui seul donne la date du 21 octobre 1543, plutôt que 1542, pour sa naissance), ainsi que, pour le détail des œuvres, C. SOMMERVOGEL et Augustin & Aloys DE BACKER, *BCJ*, t. 1, 1890, col. 1285-1292, t. 8, 1898, col. 1812.

17. Cf. le récit édifiant de P. SUAU, *Les bienheureux Martyrs de Salsette. Rodolphe d'Acquaviva et ses compagnons de la Société de Jésus*, Lille, Société de Saint-Augustin - Desclée, De Brouwer & Cie, 1893. Le premier récit du martyre fut donné par A. Valignano (cf. *supra*, n. 14 ; alors Provincial des Indes orientales) dans une lettre de Goa datée du 28 décembre 1583 ; cf. *BCJ*, t. 8, col. 403-404 (5.c), pour les références à l'impression latine originale, une version française de 1584, ainsi qu'une seconde latine et une italienne de 1585, année où paraissait aussi sa présentation dans les *Annuae litterae* pour l'année 1583 ; voir aussi D. F. LACH, *op. cit.* (n. 11), t. 1/1, 1965, p. 446, 448, et p. 255-262, 280, sur l'œuvre d'A. Valignano, avec son jugement contrasté sur les cultures japonaise et indienne.

18. Cf. D. F. LACH, *op. cit.* (n. 11), t. 2/2 (*A Century of Wonder*), 1977, p. 218-219.

19. P. G. GWYNNE, *Francesco Benci's Quinque Martyres: Introduction, Translation and Commentary*, Leiden, Brill (Jesuit Studies, 12 ; Jesuit Neo-Latin Library, 1), 2018.

(*kṣatriya*) indienne des *Naires*²⁰, c'est-à-dire des Nairs ou Nâyars, caste de la noblesse guerrière propre au Kérala mais absente de la région de Goa.

La *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus* nous indique²¹ une autre composition de F. Benci, qui fournit les premiers éléments de réponse à la question restée ici posée : *Hymnus piissimus [de Passione Domini.] quem diva Virgo Indum quandam regni Peruani ab inflatione tibiarius liberans docuit, eum ex lingua Indica [fideliter] vertit [in Latinam Pater] Franc. Bencius, soc. J.* Ce titre est emprunté à un recueil de 1660 reprenant l'hymne en sa version latine attribuée à F. Benci²² ; mais une étude récente²³ a identifié plusieurs éditions antérieures du texte de F. Benci, devenu alors une prière célèbre pour soulager l'inflammation des tibias, inspirée par la Vierge miraculeuse de Copacabana (en Bolivie, sur les rives du lac Titicaca, dans l'ancienne vice-royauté du Pérou, qu'on ne confondra pas avec la fameuse plage brésilienne homonyme), à commencer par l'édition originale de F. Benci qu'il publia lui-même dans les *Annuae litterae* de

20. Cf. éd. GWYNNE, p. 206-207 etc. ; la note de ce dernier, p. 509 n. 637 : « *Naires*: the Hindu warrior caste; not to be confused with the Nairs (Nayars) of southern India » est équivoque. Le mot latin *Naires* est bien celui utilisé pour rendre le malayalam *nāyar*, comme le montre par exemple l'ouvrage de G. P. Maffei (*op. cit. supra*, n. 14), qui déjà extrapolait aussi à l'Inde entière la situation sociale particulière du Malabar (il apparaît donc comme la source directe la plus probable de F. Benci sur ce point) ; cf. D. F. LACH, *op. cit.* (n. 11), 1965, p. 448-452. G. P. Maffei lui-même s'est à l'évidence fondé pour le passage sur les Nairs (qui suit celui sur la religion des brahmanes, *op. cit.*, ff° 21v-22v) sur l'ouvrage (manuscrit) antérieur d'A. Valignano (offrant la même séquence thématique), lequel, dans sa propre description pour le reste assez précise des *naires*, commençait par dire que la caste se trouve dans la partie de l'Inde qui va de Goa au cap Comorin (*op. cit.*, p. 37-39). Et tel l'aristocrate A. Valignano, à la différence d'un F. Benci (quoique probablement aussi via G. P. Maffei), le comte et académicien Pomponio Torelli (1539-1608) mit en évidence la fière noblesse de ces *Nairi* du Malabar dans son traité sur la chevalerie universelle (*Trattato del debito del Caualliero*, Parma, Erasmo Viotti, 1596, f° 15v, cf. f° 27), cf. D. F. LACH, *op. cit.* (n. 11), t. 2/2, 1977, p. 219.

21. C. SOMMERVOGEL et Augustin & Aloys DE BACKER, *op. cit.* (n. 16), t. 1, 1890, col. 1291 (sans identification précise de l'original).

22. Gedeon FORSTER, *Fasciculus Myrrhae, seu memoriale SS. Passionis Dominicae, et [augustissimorum] v. vulnerum Christi [...]. Pars posterior*, Straubingae, Simon Gallus, 1660, p. 217-219 (ouvrage ascétique apparemment composé pour l'usage d'une congrégation du crucifix, selon le *Bulletin du bibliophile et du bibliothécaire*, t. 13, 1857, p. 220-221 ; pour le clergé du diocèse de Ratisbonne, selon Trevor JOHNSON, *Magistrates, Madonnas and Miracles*, Farnham, Ashgate, 2009, p. 103-105).

23. A. EICHMANN OEHLI, « Copacabana en el escenario de la primera mundialización. Un episodio significativo », dans N. CAMPOS VERA & M. PEREIRA (éd.), *Migraciones & Rutas del Barroco. VII Encuentro internacional sobre Barroco*, La Paz, Fundación Visión Cultural - Fundación Altiplano, 2014, p. 369-379.

l'année 1589 parues en 1591²⁴. Il s'agit donc bien là d'un poème traduit de l'indien ... occidental ; non directement d'un parler indigène local (aymara ou quechua) par F. Benci, lequel a seulement alors procédé à la mise en vers latins d'une traduction, en castillan ou en italien, auparavant réalisée par un confrère jésuite sur place, qui la lui aura communiquée avec son rapport de mission. Le miracle même de la Vierge de Copacabana, qui apparut et révéla à un pèlerin indigène, paralysé des jambes et venu vénérer son image, ce poème salvateur (sur la Passion du Christ) dans sa propre langue, avait déjà été raconté dans un volume antérieur des *Annuae litterae* édité par F. Benci (celui pour les années 1586-1587, publié en 1589)²⁵.

24. *Annuae litterae Societatis Iesu anni MDLXXXIX ad patres et fratres eiusdem Societatis*, Romae, in Collegio Societatis Iesu, 1591, p. 407-409. L'édition originale de F. Benci insère sa traduction dans le contexte d'un rapport sur la mission installée à Juli (*sedes Iuliensis*, dans l'actuel Pérou, à quelques kilomètres de Copacabana qui en constituait alors une des quatre paroisses). Cf. ensuite la reproduction de l'hymne latin (précisé désormais comme révélé par la « divine Vierge des Indes » de Copacabana et traduit de l'indien par F. Benci) par Giovanni BOTERO, *Le relationi universali divise in quattro parti*, Venetia, Giorgio Angelieri, 1596, Partie 4, p. 59-60 (non noté par A. EICHMANN OEHLI, art. cité [n. 23] ; cf. autres éditions de cet ouvrage en 1601 et 1605) ; Ioannes BONIFACIUS, *Historia virginalis de Beatissimae Mariae perpetuae Virginis Matris praepotentis Dei vita et miraculis*, Paris, Michel Sonnius, 1605, p. 282-283 ; Ioannes DE CARTHAGENA, *Homiliae catholicae de sacris arcanis Deiparae et Iosephi*, t. 3, Romae, Iacobus Mascardi, 1616, p. 629-630 (*Liber ultimus*, § 106) ; Hippolytus MARRACCI, *De Diva Virgine Copacavana in Peruano Novi Mundi regno celeberrima. Liber unus, quo eius origo & miracula compendio descripta*, Romae, apud Haered. Colini, 1656, p. 84-86 (basé sur I. Bonifacius, sans mention de F. Benci) ; ou encore (non notés par A. EICHMANN OEHLI, art. cité [n. 23]) – en plus de G. FORSTER, *op. cit.* (*supra*, n. 22) – Antoine DE BALINGHEM, *Parnassus Marianus, seu flos hymnorum, et rhythmorum de SS^a Virgine Maria* [...], Douai, Baltazar Bellère, 1624, p. 516-517, et Petrus COURCIER, *Negotium saeculorum Maria sive Rerum ad Matrem Dei spectantium chronologica epitome*, Dijon, Philibert Chavance, 1662, p. 320 (extrait).

25. Cf. A. EICHMANN OEHLI, art. cité (n. 23), p. 369-370, qui traite aussi (p. 373 et s.) de la version castillane (indépendante du texte latin) parue en 1609, de la version quechua transcrite en 1650, et des autres versions locales conservées. Voici la note originale de F. Benci précédant sa version de l'hymne (*loc. cit.* [n. 24 : *Annuae* ...], p. 408-409) : *Ego actum non agam : nisi quod reponam hymnum, quem uti accepistis, beata Virgo docuit hominem, quem liberauit inflatione tibiarum. Dudum verba ipsa non acceperam : nunc accepta reddo, eodem fere numero, atque ordine, quo descripta sunt Indica lingua : sunt enim talia, ut propter brevitatem metri referant anapæstum : et seruaui, quantum potui, simplicem illam dictionem, remotam ab omni lenocinio. Utinam conatus euentui respondeat. Sunt autem de Christo patiente.* (Suit l'hymne, puis la remarque :) *Ex filo ipso videtur longior fuisse hymnus, sed hominem rusticum cepit obliuio reliquorum.* Quant au récit (par F. Benci aussi) du miracle et de la révélation de l'hymne, précédemment paru dans les *Litterae Societatis Iesu duorum annorum MDLXXXVI et MDLXXXVII ad patres et fratres eiusdem Societatis*, Romae, in Collegio eiusdem Societatis, 1589, p. 504 : *In oppido Copacabani imago est Beatissimae Virginis plurimis illustrata miraculis. De qua, inter cetera illud narratur. Laborabat quidam inflatione tibiarum, ac debilitate pedum, impedito prorsus incesso.*

Rien en réalité ne permet de soutenir l'affirmation²⁶ du fait, très peu probable, que F. Benci soit allé en Pologne pour enseigner un temps au collège jésuite de Pułtusk, où l'aurait rencontré le prêtre Stanisław Grochowski²⁷. En revanche, l'examen des deux exemplaires numérisés de l'opuscule de ce dernier, *Cvdowne Wiersze z Indyjskiego Ięzyka przelozone: albo Zálóbá Páunny Naświętszey, o męce Páná Jezusá Syná iey, z krotką o tymże Hystoriq. Przydane są do tego niektore insze rytmy teyże máteriey służące*²⁸, paru à Cracovie en 1611 (impr. B. Skalski, 24 p.), confirme sa description dans la *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*²⁹ selon laquelle il s'agit bien, entre autres, d'une traduction du poème de F. Benci par S. Grochowski (*Carmina miraculosa ex Indica lingua versa, hoc est : Francisci Bencii Jesuitae luctus Matris Sanctissimae ob passionem Christi versus et alia carmina spiritualia per Stanisl. Grochowski*). Le titre général de l'ouvrage (p. 1) correspond (comme cela arrive souvent pour des recueils) au titre du premier poème (p. 3 : *Cvdowne Wiersze z Indyjskiego Ięzyka na łacinski y na polski przelozone: albo Zálóbá Páunny Naświętszey o męce Páná Jezusá Syná iey, z krotką o tymże Hystoriq*) ; celui-ci est suivi d'une brève introduction, évoquant la Vierge de Copacabana (*Kápákábáno*) dans la province (péruvienne) d'El Collao (*Kolláo*), laquelle s'avère être la traduction fidèle de la présentation du poème de F. Benci (qui dans l'introduction à sa propre édition ne cite aucun de ces deux toponymes) dans sa réédition par Giovanni Botero³⁰ ; ensuite vient, après deux premières lignes

Cum ad templum, ubi ea est imago, se ferret, apparuit ei Virgo (uigilantiae, an dormientiae ? neutrum ad me praescriptum : utrumque in medio relinquam), docuitque populari lingua de Christo Patiente ac Resurgente canticum, quale nec suspicari quidem Indorum ingenia potuissent. Deinde etiam sanitati restituit.

26. De L. SUDYKA, art. cité (n. 2), dans le passage reproduit en tête de cet article.

27. Sur la vie duquel, cf. St. WINDAKIEWICZ, « Stanisław Grochowski: studyum biograficzno-literackie », *Roczniki Towarzystwa Przyjaciół Nauk Poznańskiego* 18/1 (1891), p. 33-85, et la notice de J. LEWAŃSKI dans *Polski Słownik Biograficzny*, t. 8, 1959-1960, p. 597-599.

28. British Library (<https://books.google.com/books?id=uUFoAAAAcAAJ>) et Université Jagellonne de Cracovie (Jagiellonian Digital Library, <https://jbc.bj.uj.edu.pl/dlibra/publication/240823/edition/229182>).

29. *Op. cit.* (n. 16), t. 1, 1890, col. 1291.

30. *Op. cit.* (n. 24), p. 59. Cf. le texte de G. Botero : *Nella Prouintia di Collao è una terra, che si chiama Capacabano, oue si uede una imagine della Santissima Vergine chiara e illustre per molti miracoli, tra'quali famosissimo è questo, s'erano gonfie a un'Indiano le gambe, e i piedi in modo, che non poteua fermare il passo. A costui la Madonna insegnò in sogno, ò altramente, una Canzone deuotissima su la Passione di nostro Signore, uoltata poi da Francesco Bencio in versi Latini, in questo modo* (suit l'hymne latin). Et celui de S. Grochowski : *W Prowinciiey Kolláo iest iedno miásto, ktore zwą Kápákábáno, kędy widáć obraz jeden Naświętszey Páunny sławny między ktoremi ten przednieyszy y wielą cudów słynący. Jeden człowiek rodem z Indyey tak spuchłie miał nogi, iż niemógł postąpić ná nich. Tego Naświętsza Pánná*

de la version latine, la traduction polonaise en vers, elle-même suivie (p. 4-5) du texte latin complet (dont une édition supplémentaire est ainsi fournie). Cette pièce est précédée (p. 2) d'un poème de dédicace qui a été repris dans l'édition des œuvres poétiques de S. Grochowski³¹. La troisième pièce (titre polonais et deux premières lignes latines p. 5, traduction polonaise p. 6-7, et texte latin complet p. 7-8) correspond à un extrait du *De partu Virginis* de Jacopo Sannazaro (Naples, 1526)³². La quatrième pièce (titre polonais et première ligne latine p. 9, version polonaise p. 9-11, et texte latin complet p. 11-14) est un poème à la Vierge, dépeignant les affres de la crucifixion (première strophe de cinq lignes : *Aetheris alti, Plangite ciues, Magnus enim Rex, Stipite fixus, Pendet in aethra* ; dernière : *Nos trahe post te, Inclyta virgo : Condito Christi, Pectore nostro, Mater, amorem*)³³. Les trois pièces versifiées suivantes, en polonais, sont aussi attribuables à S. Grochowski, sans certitude cependant : lamentations des femmes juives (en cinq parties, p. 15-17), plainte de Marie-Madeleine (p. 18-22, avec une ligne d'introduction en latin : *Tulerunt Dominum meum, & nescio ubi posuerunt eum*, adaptation dans le chant grégorien de Jean 20,13), et, *in fine*, une prière à Jésus-Christ (p. 23-24)³⁴.

nauczyła przez sen ábo też ná iáwi pieśni iedney nabożney o męce Syná swego, którą potym Fránciszek Bencius przetumáczyl ná wiersze lacińskie, á teraz Polskim ięzykiem wydána. S. Grochowski n'a donc pas eu besoin de rencontrer F. Benci pour prendre connaissance de son poème ! C'est M. Mejor (cf. *infra*, n. 37 ; communication personnelle du 25 octobre 2019) qui m'a heureusement incité à retourner voir la présentation de G. Botero, laquelle s'impose en effet comme la source directe de S. Grochowski.

31. K. J. TUROWSKI (éd.), *Poezye Ks. Stanisława Grochowskiego*, t. 1 (*Wiersze i inne pisma co przebrańsze*), Kraków, Nakładem Wydawnictwa Biblioteki Polskiej (Biblioteka Polska, 26-27, 34-35), 1859, p. 276-277 (« *Do J. M. P. Kaspra Maciejowskiego, lubelskiego kasztelana, starosty parczewskiego* »).

32. La version polonaise de S. Grochowski est reproduite par R. MAZURKIEWICZ dans l'anthologie de poésie mariale qu'il a éditée, *Przedziwna Matka Stworzyciela Swego. Antologia dawnej polskiej poezji maryjnej*, Warszawa, Wydawnictwo Księży Marianów, 2008, p. 296-298 (sans référence là au poème original de J. Sannazaro).

33. Version polonaise de S. Grochowski aussi donnée par R. MAZURKIEWICZ, *op. cit.* (n. 32), p. 299-300. Celui-ci, en outre (communication personnelle du 25 octobre 2019), émet l'hypothèse que la version latine, par ailleurs non identifiée, serait aussi l'œuvre de S. Grochowski, et m'informe que la version polonaise est devenue un chant d'église traditionnel (connu sous le titre de sa première ligne : *Wszyscy mieszkańcy domu niebieskiego* ...) dès le XVII^e siècle (les éditions du chant n'offrent cependant que 10 strophes, alors qu'il y en a 16 ici).

34. Les titres abrégés des trois dernières pièces sont repris par K. ESTREICHER, *Bibliografia Polska*, t. 17 : *Stólecie XV-XVIII, w układzie abecadlowym* (titre allemand : *Polnische Bibliographie*, III. Abtheilung, Band VI [= der ganzen Sammlung Band XVII] : *Jahrhundert XV. bis XVIII., alphabetisch geordnet*), Kraków, Druk Uniwersytetu Jagiellońskiego, 1899, p. 376, dans une brève description de l'ouvrage de S. Grochowski. R. Mazurkiewicz (communication personnelle) me signale que la pre-

On reste donc surpris, après cette description sommaire, qu'un tel ouvrage, tout dévotionnel qu'il soit, ait pu être ainsi considéré comme une traduction / adaptation de la *Bhagavadgītā*, ou du moins, en s'arrêtant à son seul titre, comme une traduction de quelque poésie de langue indienne ... d'Inde³⁵. Or sa réputation en ce sens paraît bien assise dans l'histoire (ou plutôt la légende dorée) de l'indianisme polonais, ainsi parfois même invoqué dans les discours diplomatiques rappelant l'ancienneté des relations indo-polonaises. L'auteur du paragraphe cité au début de cet article m'a pour sa part, en complément d'information³⁶, expliqué qu'elle tenait cette tradition de son propre professeur de sanskrit, Sławomir Cieślowski (°1926), lequel avec une collègue de l'Université de Varsovie, Grażyna Szychalska-Wiczurawa, quand ils avaient parcouru le volume *Cudowne wiersze z indyjskiego języka*, en avaient bien considéré le texte (sans se rendre compte qu'il s'agissait d'une collection de *plusieurs* pièces différentes) comme représentant une adaptation, christianisée, de la *Bhagavadgītā*, tandis qu'elle-même y avait reconnu une division en chants et un texte davantage comparable aux lamentations des femmes dans le *Strī-parvan* du *Mahābhārata* ; et d'en outre me préciser que l'adjectif *indyjski* en polonais (moderne) désigne toujours l'Inde (orientale) et n'est jamais utilisé pour les Indiens d'Amérique, pour lesquels il existe un autre adjectif : *indiański*. C'est là pourtant négliger le fait que rien dans le lexique ne

mière de ces trois pièces (les lamentations en cinq parties) se trouve déjà, sans attribution d'auteur, dans le volume *Hierozolimskie Procesje*, Kraków, Druk. Łazarzowej, 1607, p. 44-47 (autre édition, s.l., s.d. [± 1610-1611], p. 206, 217-218), reprenant des textes, hymnes et prières, pour une procession locale, et qui offre en son début un poème de dédicace signé S. Grochowski ; à l'examen, la deuxième de ces pièces (Marie-Madeleine) se trouve là aussi donnée anonymement (p. 68, 59, 80-82).

35. Ainsi J. TUCZYŃSKI, *Motywy indyjskie w literaturze polskiej*, Warszawa, Państwowe Wydawnictwo Naukowe, 1981, p. 28-29 ; ou Daniel KALINOWSKI, « Pradzieje buddyźmu w literaturze polskiej », *Zwoje (The Scrolls)* 39/2 (2004), jadis en ligne, qui (n. 27) a, lui, plutôt imaginé le phénomène littéraire d'une poésie chrétienne « pseudo-indienne » (d'Inde) en l'honneur de la Vierge Marie (*Osobnym problemem komparatystycznym, w którym należałoby podjąć kwestię konfrontacji obcych sobie kultur byłaby pseudoindyjska poezja chrześcijańska. Chodzi tu o bardzo ciekawe zjawisko literackie XVII-wiecznych druków o katolikach indyjskich. W literaturze polskiej znana jest pieśń ku czci Matki Boskiej pt. Cudowne wiersze z indyjskiego języka na łacińskie przez Franciszka Bencjusza, a teraz z łacińskiego na polski przełożone wydane w 1611 roku przez Stanisława Grochowskiego*) ; il n'a pu être vérifié si l'extrait ici cité a été repris dans son ouvrage co-rédigé avec A. KUIK-KALINOWSKA, *Trzy Skarby. Motywy buddyjskie w kulturze polskiej*, Słupsk, Wydawnictwo Naukowe Akademii Pomorskiej, 2013.

36. Lidia Sudyka, communication personnelle du 22 août 2011. Le fait de discuter ici sur un point précis, et somme toute mineur, les vues de notre estimée collègue, ne constitue en rien une mise en cause générale de la qualité de son travail d'indianiste, que nous avons eu plus d'une fois l'occasion d'apprécier.

distinguaient à l'époque de S. Grochowski l'Inde ou les Indes « occidentale(s) » et « orientale(s) » si ce n'est leur épithète géographique, et le même substantif ou adjectif « indien » pouvait alors, dans toutes les langues européennes (cf. ainsi les noms des compagnies commerciales fondées à l'époque, par exemple les néerlandaises *Vereenigde Oost-Indische Compagnie* en 1602, et *Geoctroyeerde West-Indische Compagnie* en 1621), être indifféremment utilisé en référence aux unes comme aux autres.

Le comble est que près de dix ans avant la publication de l'article en question, le médiéviste Mieczysław Mejer³⁷, de l'Académie polonaise des sciences, en réaction déjà à cette vision indianiste (orientale) infondée³⁸, avait publié un bref article³⁹ où il corrigeait cette erreur de jugement, en reprenant notamment le texte de la présentation originale du poème par F. Benci tel que paru dans les *Annuae litterae*, et en insistant, sur la base aussi de l'introduction de S. Grochowski (qui n'avait manifestement pas lu celle de F. Benci ; on a vu ici plus précisément qu'il a copié celle de G. Botero), sur l'évidence du fait que la « langue indienne » dont le poème latin était traduit relevait de l'*India occidentalis*, non de l'*India orientalis*⁴⁰. Il ne paraît néanmoins pas avoir été suffisamment entendu par ses collègues⁴¹.

Il n'empêche, en guise de conclusion synthétique, que tant avec la *Bhagavadgītā* à Goa qu'avec le poème indien de Copacabana, on assiste au prémices d'une *philologie* (distincte d'une linguistique) *missionnaire* jésuite

37. Je remercie Roman Mazurkiewicz de m'avoir fourni cette référence, alors que ce travail touchait à sa fin, ainsi que Mieczysław Mejer pour m'avoir aussi promptement transmis le texte de son article.

38. Telle qu'exprimée par J. TUCZYŃSKI, *op. cit.* (*supra*, n. 35).

39. « Orientalistyczne nieporozumienie », *Meander* 7-8 (1984), p. 371-375.

40. Cf. l'*argumentum* final, dans les règles d'une tradition scientifique qui met encore le latin à l'honneur (art. cité [n. 39], p. 375) : *Pertractatur carmen de Christo patiente saec. XVI a quodam incola Peruano lingua vernacula – instinctu B. Mariae Virginis ut dicebatur – compositum, quod deinde a Francisco Bentio Soc. Jesu sacerdote in Latinum translatum est, de quo in Annuis Litteris Soc. Jesu Romae anno 1591 editis pp. 408-9 scriptum est. Versus illi ex lingua Latina in Polonum [sic] a Stanislawo Grochowski (saec. XVI/XVII) redditi ab Indo quodam lingua Indica scripti apud Polonos false credebantur, qui error ortus est inde, quod nomen India tum Indiae orientali tum occidentali confuse olim tribueretur, ipse vero poeta Polonus Francisci Bentii relationem non legisse, sed carmen Latine redditum a Caspro Maciejowski, castellano Lublinensi, accepisse videatur.*

41. Quoique plus récemment l'article d'I. MILEWSKA, « The Mahabharata Epic, Its Translations and Its Influence on Polish Intellectual Circles and General Readers », *Źródła Humanistyki Europejskiej - Juvenilia Philologorum Cracoviensium* 5 (2012), p. 287-315, qui traite notamment des traductions polonaises de la *Bhagavadgītā*, ignore heureusement S. Grochowski et débute son étude au XIX^e siècle.

qui mérite d'être étudiée de façon plus générale⁴² dans ses principes et méthodes propres de sélection, d'édition, de traduction, d'interprétation ou de diffusion, des textes religieux indigènes, chrétiens ou non.

Christophe VIELLE
F.R.S.-FNRS & UCLouvain
Institut orientaliste
Place Blaise Pascal 1
B - 1348 Louvain-la-Neuve
christophe.vielle@uclouvain.be

42. Cf. déjà, pour l'Inde orientale, même si c'est davantage au prisme épistémologique de l'orientalisme ou de la rencontre des religions, l'ouvrage d'Â. BARRETO XAVIER & I. G. ŽUPANOV (*op. cit. supra*, n. 11), et l'introduction historiographique de W. SWEETMAN, « Reading Jesuit Readings of Hinduism », *Jesuit Historiography Online*, Brill, version de septembre 2019.